

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1884

TOME QUINZIÈME

1896

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
L'PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^o, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1897

Compte rendu des séances de la Société géologique de France, nos 17 et 18.

Zaborowski : *Présentations de documents photographiques* (Extraits des Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris).

Société Languedocienne de Géographie (Bulletin), 18^e année, tome XVIII, troisième trimestre, 1895.

Société de Géographie commerciale de Bordeaux (Bulletin), 18^e année, 2^e série.

Société d'Agriculture de l'Allier (Bulletin-Journal de la Société), no 11, novembre 1895.

Société royale belge de Géographie (Bulletin), 19^e année, 1895, nos 3 et 4.

Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, no 7, july 1895, no 8, august 1895.

Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. LXIV, fasc. no 2, 1895.

Bolletino delle pubblicazioni italiane, 1895. no 239, 15 décembre.

Rendiconti della reale Accademia dei Lincei, classe di scienze morali, stanche e filologiche, série 5, vol. IV, fascicule 9-10.

Alli della reale Accademia dei Lincei, rendiconti classe di scienze fisiche matematiche e naturali, séance du 15 décembre 1895. Vol. IV, fasc. 12, indice del volume, 2^e semestre.

Verhandlungen der berliner Gesellschaft für A., E., und U., 9 mars 1895; 27 avril 1895; 18 mai 1895.

Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für A., E. und U. XXVI. Jahrgang, no 10, octobre 1895.

Boletin del Instituto Geografico Argentino, tomo XVI, nos 5, 6, 7 et 8.
Revista del museo de la Plata, tome VI, seconde partie.

M. Lesbre, nommé président pour l'année 1896, prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. LESBRE

PRÉSIDENT ENTRANT

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Ce n'est pas sans une vive appréhension que je prends possession de ce fauteuil où m'ont appelé vos trop bienveillants suffrages ; je me sens si peu qualifié, si insuffisant pour succéder aux hommes distingués ou même éminents qui, jusqu'à ce jour, ont dirigé vos travaux, que j'ai eu un instant la pensée de décliner ce très grand

honneur. Si j'en ose affronter la charge, c'est que je suis sûr de votre indulgence et que je considère votre choix comme un témoignage de l'intérêt que vous portez à la science que je professe, l'anatomie vétérinaire. Vous vous êtes souvenu de cette pensée de Buffon, si juste et si souvent répétée, que « sans les animaux la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible ».

« Le plus grand obstacle qu'on ait jamais pu opposer à la connaissance de la nature humaine, a dit Gall, c'est de l'avoir isolée des autres êtres et d'avoir voulu la soustraire aux lois qui la gouvernent... Ceux qui font dériver les actes normaux et intellectuels de l'homme d'un entendement et d'une volonté indépendants du corps, et ceux qui, étant tout à fait étrangers aux sciences naturelles, croient encore aux *mécanismes* ou à l'*automatisme* des brutes, peuvent trouver révoltante et absolument stérile la comparaison de l'homme avec les animaux. Mais cette comparaison sera jugée indispensable par ceux qui sont familiarisés avec les travaux des Bonnet, Condillac, Reimarus, Georges Leroy, Dupont de Nemours, Herder, Cadet Devau, Huber, Virey, etc., et surtout par ceux qui sont tant soit peu initiés aux progrès de l'anatomie et de la physiologie comparées. »

De même qu'il n'est pas un organe de l'homme qui n'existe chez les animaux, de même il n'est peut-être pas une seule faculté de l'un qui ne soit représentée, au moins en germe, chez les autres. Les travaux de Réaumur, Hüber, John Lubbock, et de beaucoup d'autres naturalistes démontrent surabondamment que les plus infimes bestioles, que nous foulons dédaigneusement du pied donnent, lorsqu'on sait les observer, les preuves d'une intelligence certaine et parfois admirable. Si l'on considère les Mammifères, l'analogie de leurs actions avec les nôtres devient bien plus frappante. L'observation de tous les jours prouve à quiconque n'est pas prévenu que ces animaux ne sont pas seulement des automates poussés par d'aveugles instincts, mais des êtres qui savent au besoin réfléchir, délibérer et varier leurs actions suivant les circonstances, qui ont de la mémoire, qui sont capables de fierté, de courage, de colère, de joie, de haine, de reconnaissance, de ruse calculée, de chagrin, de désespoir, de jalousie, qui nous

donnent souvent l'exemple d'un dévouement et d'une fidélité rares dans notre espèce, et qui sont susceptibles, hélas ! de commettre les mêmes délits, les mêmes crimes que les hommes.

Il y a plus de cinquante ans que Pierquin a écrit un livre très sérieux et très documenté sur la folie chez les animaux. Et notre savant collègue, M. le professeur Lacassagne, publiait naguère un mémoire d'un haut intérêt philosophique, intitulé : *De la criminalité chez les bêtes*, où il conclut que « si les actes, les pensées, les sentiments des animaux sont semblables aux nôtres, il en est de même pour leurs délits ou leurs crimes, qui sont en rapport avec leurs intérêts ou leurs passions. La morale des loups s'écrie-t-il, peut éclairer sur celle des hommes ».

Quand, parmi tant d'ouvrages qui traitent de l'esprit des bêtes, on lit ceux de Houzeau, Georges Leroy, Büchner, Brehm, Alix, reposant sur des observations qui ont la rigueur et l'authenticité de faits scientifiques, on est émerveillé, confondu et parfois ému jusqu'aux larmes, de l'intelligence et de la perfection de sentiments qu'ils révèlent à chaque page chez divers animaux ; on s'écrierait volontiers en parodiant une boutade célèbre : plus j'étudie les animaux et moins j'aime les hommes !

Si les animaux sont susceptibles de penser et d'agir comme des hommes, il n'est que trop vrai de dire que les hommes se comportent souvent comme des bêtes, cédant aux mêmes instincts, subissant les passions les plus brutales. Ainsi diminue une distance qui, pour être très grande, n'est pas infinie. Quelque obscure que soit l'intelligence d'un chien, d'un éléphant ou d'un singe comparativement au génie lumineux d'un Aristote, d'un Newton ou d'un Pasteur, elle n'est pas, croyons-nous, d'une nature et d'une essence différentes. Il n'y a pas deux psychologies, l'une pour les bêtes et l'autre pour les hommes ; il n'y en a qu'une et ce n'est, comme l'a fait valoir Herbert Spencer, qu'un chapitre de physiologie cérébrale. Chercher en dehors de l'organisation physique et matérielle le secret de la supériorité mentale de l'homme n'appartient pas à la science mais à la métaphysique.

De même qu'il n'y a qu'une psychologie, branche de la physiologie, il n'y a aussi qu'une anatomie : l'homme et les animaux

sont formés des mêmes éléments, des mêmes tissus et des mêmes organes ; il n'est pas un organe du premier qui n'existe chez quelqu'un des seconds ; les anomalies elles-mêmes ne font souvent que reconstituer un état normal dans d'autres espèces. Pendant des siècles on a étudié l'anatomie de l'homme d'après les ouvrages de Galien qui cependant n'avait jamais disséqué que des singes.

« Il semble, disait Buffon, qu'en créant les animaux, l'Être Suprême n'ait voulu employer qu'une idée et la varier en même temps de toutes les manières possibles. »

« La nature, reprenait plus tard Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, s'est renfermée dans de certaines limites et n'a formé tous les êtres vivants que sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais qu'elle a varié de mille manières dans toutes ses parties accessoires. »

Les savants illustres qui parlaient ainsi n'envisageaient guère que la disposition des organes ; mais depuis eux on a pénétré plus avant dans la structure anatomique ; l'histologie a été fondée et a apporté la preuve d'une unité de composition bien plus complète encore, car si l'humérus d'un homme diffère de celui d'un singe, d'un cheval ou d'un chien, le tissu osseux qui le constitue est identique dans tous. Le cerveau lui-même est toujours formé de la même substance, qui ne diffère que par le nombre de cellules ou *neurones* qu'elle renferme, leur degré de différenciation et l'étendue de leurs connexions.

Il y a plus encore : tous les vertébrés ont le même point de départ, la cellule-germe ; ils ne se différencient que dans le cours de leur développement. C'est pour tous une même évolution qui s'arrête à différents stades, de telle sorte qu'un état d'organisation temporaire pour l'un est définitif pour un autre. Tout le monde sait aujourd'hui qu'à certaines phases du développement, l'embryon humain présente des fentes et des arcs branchiaux comme un poisson, un cloaque comme un reptile ou un oiseau, un appendice caudal comme un quadrupède, etc.

« L'organogénie humaine, disait Serres, est une anatomie comparée transitoire, comme à son tour l'anatomie comparée est l'état fixe et permanent de l'organogénie humaine. » C'est ce qu'on

exprime aujourd'hui en disant que l'ontogénie est une récapitulation de la phylogénie.

En effet, l'unité de composition et de développement de l'homme et des animaux ne témoigne pas seulement d'une commune nature, mais, suivant toute vraisemblance, d'une parenté généalogique.

Voilà pourquoi l'anatomie de l'homme, comme celle d'un animal quelconque, ne peut être bien comprise et philosophiquement interprétée qu'avec l'aide de l'anatomie comparée, et pourquoi vous n'avez pas cru indigne de présider vos travaux, un disciple, si effacé qu'il soit, des Daubenton, Vicq d'Azyr, Lamark, Cuvier, Etienne et Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Oken, Meckel, Carus, Owen, Huxley, Gegenbaur.

Le rang qui convient à l'homme dans la classification zoologique n'est pas encore bien déterminé. Assurément il doit entrer dans la classe des Mammifères, qui comprend tous les vertébrés vivipares, à sang chaud, couverts de poils et porteurs de mamelles. Assurément aussi, il est le premier des Mammifères ; mais la question est de savoir à quelle distance il faut le placer au-dessus des animaux les plus proches. Doit-on, à l'exemple d'Owen, faire une sous-classe pour lui seul, la sous-classe des *Archencéphales* ? Ou bien l'ordre des *Bimanes* comme l'admettaient Blumenbach, Cuvier, Duméril, Lacépède, ordre suivi immédiatement de celui des *Quadrumanes* comprenant les singes ? Faut-il le grouper avec ces derniers dans l'ordre des *Primates* de Linné ? — Cette dernière solution est généralement admise aujourd'hui ; mais il reste à déterminer la valeur taxonomique du groupe humain dans l'ordre des *Primates*.

Linné n'avait pas craint de placer dans un même genre, le genre *homo*, les hommes (*homo sapiens*) et les singes anthropoïdes (*homo sylvestris* ou *trogloodytes*) ; c'était un rapprochement exagéré : les caractères organiques d'un homme sont assez différents de ceux d'un singe, quel qu'il soit, pour autoriser à les placer au moins dans deux familles distinctes.

Deux grands faits dominant et caractérisent l'organisation de l'homme : 1° le développement énorme de son encéphale en rapport avec la prééminence gigantesque de ses facultés intellectuelles ;

2° l'attitude verticale de son corps permettant l'usage exclusif des membres thoraciques comme organes de préhension et de toucher.

Le cerveau humain pèse, en moyenne, au moins deux fois plus que celui de l'anthropoïde le mieux doué, et, si l'on tient compte du plissement circonvolutionnaire, il est certainement dix fois plus étendu en surface; en outre, aucun ne présente des commissures aussi nombreuses et aussi développées pour lier ensemble ses diverses parties et enchaîner leurs actions. Cette *archencéphalie* entraîne, directement ou indirectement, la prépondérance du crâne et, au contraire, la réduction de la partie bestiale de la tête. Les mâchoires sont courtes et comme refoulées sous le crâne; le nez et le menton sont saillants; les canines sont petites, de niveau avec les dents voisines; la dernière molaire est atrophiée et on voit sa disparition. Les muscles peauciers de la face sont particulièrement dissociés et donnent à la physionomie beaucoup de mobilité et d'expression.

L'attitude bipède commande la perfection de la main, les courbures caractéristiques de la colonne vertébrale, la largeur du sacrum et du bassin, la position inférieure du trou occipital, l'aplatissement vertébro-sternal de la poitrine, le développement des clavicules, la direction du cœur dont la pointe repose sur le diaphragme au lieu de porter sur le sternum, les proportions des membres, le volume des muscles de la fesse et du mollet, etc.

Il vous semblera sans doute, comme à moi, plus logique d'attribuer le développement des fesses de l'homme à la station verticale, que de croire, avec Spiegel, « qu'elles sont destinées à former comme un coussin étendu sous lui afin de lui permettre de garder sans peine l'attitude assise et d'abandonner plus entièrement son âme à la contemplation de la Divinité! »

Il est certain que ces deux faits anatomiques — attitude verticale et développement énorme de l'encéphale — auxquels se subordonnent une multitude de caractères secondaires, placent les hommes à une distance considérable des anthropoïdes. S'il est vrai qu'ils descendent les uns et les autres d'une même souche, comme des cousins éloignés, il faut avouer que les deux rameaux sortis

de cette souche ont singulièrement divergé. Il faudrait, pour qu'on ne pût douter de leur commune origine, connaître au moins quelques-uns des stades de développement du rameau hominien confinant encore à la souche simienne. Malheureusement, les anthropopithèques ou les pithécantropes authentiques, irrécusables, restent encore à découvrir ; on ne saurait, en effet, se prononcer dès maintenant, en toute certitude, sur le *pithecanthropus erectus* du Dr Dubois. Je ne doute pas, pour mon compte, qu'un jour viendra où les paléontologistes combleront cette lacune de l'échelle zoologique. Quand ce jour sera venu et que notre origine animale sera définitivement prouvée, il n'y aura pas lieu d'en rougir mais plutôt d'en être fier. Ne vaut-il pas mieux, en définitive, être des singes extrêmement perfectionnés et indéfiniment perfectibles que des anges déchus et dégradés ?

Quoi qu'il en soit, je me plais à constater, en terminant cette dissertation, que c'est un privilège des anthropologistes de pouvoir ainsi poser et discuter librement ces brûlantes questions, affranchis de toute théorie cosmogonique et de tout dogme religieux. L'anthropologie ayant été définie, l'*Histoire naturelle de l'homme* ne saurait, en effet, répudier les moyens d'étude usités dans une monographie zoologique quelconque.

Permettez-moi, Messieurs, avant de reprendre l'ordre du jour de cette séance, de vous exprimer encore une fois ma vive gratitude et de remercier, en votre nom, notre Président-Sortant pour le zèle et la ponctualité qu'il a mis à remplir sa tâche.